ment. Ce fut ainsi que la discorde s'introduisit dans le camp des *repealers*. Les deux factions tenaient l'une et l'autre leur quartier principal à Dublin, les partisans d'O'Connell dans le *Conciliation-Hall*, ceux de Smith O'Brien dans l'hôtel de la Confédération irlandaise. O'Connell, soutenu par le prestige de sa réputation et par l'influence du clergé catholique, qui, à peu d'exceptions près, se rangeait de son côté, l'emporta pour un temps sur ses adversaires. Mais ce que ces derniers perdirent en influence, ils le regagnèrent bientôt par le radicalisme de leurs opinions; et ce fut dès lors un fait avéré qu'il existait en Irlande un parti pour lequel l'unique remède aux maux de la patrie était non-seulement la dissolution de l'union, mais encore la séparation violente d'avec l'Angleterre et l'établissement d'une république irlandaise indépendante. L'origine historique de la grande association qui, pendant ces dernières années, a, sous le nom de *fénianisme*, si vivement attiré l'attention du monde entier, date donc, à proprement parler, du moment précis où la faction d'O'Brien se sépara des premiers *repealers* et se constitua en parti de la *force matérielle*.

Mais, pendant que ce parti se formait, il se préparait des événements dont les résultats devaient imprimer un caractère bien autrement remarquable à l'histoire du *fénianisme*. Par suite de la non-réussite, pendant plusieurs années, de la récolte des pommes de terre, la grande famine irlandaise était imminente, et les épouvantables effets que cette calamité devait avoir sur une population de plus en plus appauvrie et laissée à l'abandon, opéra un brusque revirement dans la politique d'insensibilité et d'inhumanité qu'avaient jusqu'alors suivie les tories. La perspective de la menaçante situation de l'Irlande détruisit en sir Robert Peel les derniers scrupules qui l'empêchaient encore de se ranger parmi les partisans de la liberté de commerce; sa conversion à cette doctrine, qu'il annonça publiquement dans la session de 1846, en assura le triomphe, et eut, en outre, pour résultats la chute du despotisme tory et le retour des whigs au pouvoir.

D'après l'opinion des législateurs anglais, la cause de la misère de l'Irlande gisait dans le système de morcellement infini de la propriété, qui avait fait de la grande masse de la population de petits propriétaires et des cottiers, vivant exclusivement du produit de leur travail; et la première mesure législative qui suivit le *temporary relief act* fut un *poor bill* (bill des pauvres), qui avait le double but de diminuer la misère générale et de donner du travail aux prolétaires *cottiers*. Ce nouveau bill étendait et confondait les ordonnances du bill de 1838, en ce qui concernait l'établissement de maisons publiques de travail, et stipulait, en outre, que les indigents pour lesquels il n'y aurait plus de place dans les maisons de travail recevraient des secours à l'extérieur; mais n'avait pas droit à ces secours quiconque possédait un champ d'une étendue de plus de 6 ares; en outre, la taxe des pauvres, qui grevait toutes les terres, ne devait plus être payée par le fermier, mais par le propriétaire. Le *poor bill* eut pour résultat de remplir outre mesure les maisons de travail et de décider les propriétaires à reprendre toutes les petites parcelles qu'ils affermaient auparavant, en sorte que la population en excès, qui ne trouvait d'occupation ni à l'intérieur ni à l'extérieur des maisons de travail, n'eut bientôt plus d'autre moyen d'améliorer son sort que d'émigrer. Dans l'année qui suivit la grande famine de 1846-1847, l'émigration du peuple irlandais atteignit un chiffre inouï. Dans aucune autre contrée on n'avait jusqu'alors vu rien de pareil; on eût dit l'émigration d'un peuple entier, et, comme elle rappelait la sortie des Israélites de l'Egypte, cette fièvre qui poussait les Irlandais loin de leur antique patrie, dans des contrées situées par delà les mers, reçut le nom aussi significatif que pathétique d'*Irish Exodus*. Le grand courant des émigrants se dirigea vers les Etats-Unis. Cette émigration, qui dura plusieurs années, forma graduellement dans ce pays une puissante colonie irlandaise, qui devint le second fanteur principal dans la formation du fénianisme, que nous avons montré plus haut naissant, avec le parti de la force matérielle, dans le camp de la jeune Irlande.

Tant que vécut O'Connell, aucun mouvement révolutionnaire n'eut lieu en Irlande. La mort du grand agitateur (1847) amena la rupture définitive entre les *repealers* de l'ancien et du nouveau style, et les violentes commotions de l'année 1848 mirent tous les esprits dans la plus vive agitation. Le souvenir du soulèvement de 1798 se ranima de nouveau. Une fois encore, on crut le moment arrivé où l'Irlande pouvait espérer son affranchissement, avec l'appui de la France, et la jeune Irlande se hâta de mettre à profit cet instant favorable. Une députation du parti de la force matérielle, composée de ses chefs les plus remarquables, Smith O'Brien, Meagher et Mitchell, partit pour Paris; un autre délégué, Doheny, se mit en rapport avec les chefs du chartisme anglais; enfin, un troisième émissaire fut envoyé dans l'Amérique du Nord. Cependant ils n'obtinrent de réponse encourageante que de la part des chartistes. Ceux-ci tentèrent de provoquer un soulèvement à Londres; mais le vieux duc de Wellington n'eut qu'à concentrer sur différents points stratégiques les troupes qui se trouvaient dans la capitale, pour étouffer la rébellion dans son germe. Il devint, par conséquent, évident que la jeune Irlande n'avait à compter sur aucun secours venu de l'extérieur. Dans une lutte pour l'indépendance, elle ne devait vaincre qu'avec ses propres forces. Le succès parut peu probable aux observateurs non prévenus; mais les ardents patriotes se laissèrent peu intimider par la perspective des risques et des dangers à courir. Les noms de *fénians* et de *fénianisme* ne parurent pas encore; mais les préparatifs de l'insurrection se firent au printemps et pendant l'été de 1848, absolument de la même manière que ceux de l'explosion du fénianisme au printemps et pendant l'été de 1865. L'*United Irishman* (l'*Irlandais uni*), organe du parti de la force matérielle, prêcha la haine et le soulèvement contre l'Angleterre en se servant des mêmes motifs d'excitation que ceux qu'a employés récemment l'*Irish People* (le *Peuple irlandais*), organe des *fénians*. Dans tous les comtés, on organisa des clubs, qui furent armés de piques et de fusils. En Irlande, les discours et les écrits révolutionnaires ne rentraient pas encore à cette époque dans la catégorie des crimes de haute trahison; aussi était-il difficile de rien entreprendre contre les chefs du mouvement, tant qu'un acte du Parlement n'aurait pas comblé ce vide la législation; mais à peine le projet de loi présenté à cet effet eut-il été adopté, que l'*United Irishman* fut suspendu; son rédacteur en chef, Mitchell, condamné comme coupable de haute trahison (*felon*, en anglais), fut exporté à Bermude. Ces mesures violentes ne firent qu'accroître l'agitation déjà universelle en Irlande. Un nouveau journal, le *Felon*, succéda à l'*United Irishman*; le mouvement s'étendit de plus en plus, et les préparatifs d'armements devinrent de jour en jour plus menaçants. Enfin, le gouvernement se décida à faire le dernier pas : l'île entière fut mise en état de siège, les journaux révolutionnaires furent supprimés, l'acte de l'*habeas corpus* suspendu, les chefs du mouvement dont on put s'emparer furent emprisonnés, et le soulèvement se trouva réprimé au moment où tout était prêt pour son explosion. Une tentative d'insurrection dans les comtés occidentaux échoua complètement et se termina par l'emprisonnement et la condamnation de Smith O'Brien et de ses complices (juillet 1848).

Le parti d'O'Connell, qui comprenait la classe moyenne et le clergé catholique, s'était tenu à l'écart de ce soulèvement. Les hommes qui l'avaient dirigé avaient en vue avant tout la conquête de leur indépendance et de leur liberté, l'humiliation de l'Angleterre et l'établissement d'une république irlandaise; pour eux, toutes les autres questions n'étaient temporairement qu'accessoires; celle de la réorganisation de la constitution ecclésiastique ne venait qu'en troisième ou quatrième ligne. Ils recrutaient leurs partisans les plus énergiques parmi les artisans et les ouvriers des fabriques des villes, bien qu'en cas de réussite ils dussent aussi compter sur la population des campagnes; mais, quelles que dussent être les circonstances qu'aurait pu traverser la révolte, si elle n'avait pas été étouffée dès son origine, on ne pouvait nier l'existence d'un parti considérable auquel répugnait l'emploi des moyens violents, et la rapidité avec laquelle fut vaincu le parti de la force matérielle vint encore jeter plus d'obscurité que jamais sur le but final de ses plans.

Les événements de l'année 1848 étaient, pour le gouvernement anglais, une nouvelle invitation à persister dans la voie où il était entré et à conquérir les sympathies du peuple irlandais par les seuls moyens efficaces. C'est-à-dire par des concessions raisonnables et par de sages réformes. Dans le fait, ce fut à dater de cette époque que l'on reprit, avec plus d'énergie que jamais, la série de mesures législatives qui devaient conduire à ce but.

Ces mesures firent bientôt renaître partout la tranquillité et la confiance, en sorte que, dès l'automne de la même année, la reine Victoria put venir faire un long séjour en Irlande, circonstance qui ne fit que fortifier la bonne impression produite par la nouvelle législation, et qui ne laissa plus aucun doute sur le désir sérieux qu'avait le gouvernement anglais d'amener une réconciliation durable, basée sur des intérêts et sur une sympathie réciproques. L'année suivante, de nouvelles ordonnances vinrent compléter les bienfaits des mesures déjà adoptées. Toutefois, il restait encore infiniment à faire; les rapports entre les fermiers et les propriétaires réclamaient de plus en plus de nombreuses améliorations; les concessions faites au clergé irlandais étaient loin d'atteindre la mesure de celles qu'il était en droit d'attendre; le pauperisme de la basse classe était amoindri, mais nullement détruit; aucun ralentissement ne se manifestait dans l'émigration continuée à la suite de la grande famine; enfin il existait toujours un parti qui ne se lassait pas de déplorer la misérable situation de l'Irlande et l'incurie du gouvernement anglais à l'égard de cette contrée. Mais la voie de réformes dans laquelle ce dernier était entré, les résultats incontestables de ces réformes et la comparaison de l'ancien ordre de choses avec celui qu'on venait de créer diminuaient chaque jour les chances du parti de la force matérielle. Il en fut alors réduit à chercher plus que jamais ses moyens d'exécution dans la haine séculaire des Celtes contre les Saxons, dans la rancune indélébile des vaincus contre les vainqueurs, dont les incontestables bienfaits actuels étaient pour lui les perfides présents des Grecs.

La seule conspiration de la jeune Irlande qui mérite d'être mentionnée depuis la défaite de 1848 est celle qui, dans le cours de ces dernières années, a, sous le nom de *fénianisme*, répandu la plus vive agitation en Irlande et excité l'attention en même temps que les sympathies du monde entier.

Puisque nous sommes arrivé au moment où le nom des *fénians* apparaît pour la première fois dans l'histoire, avant d'entrer dans aucun détail à ce sujet, nous croyons devoir rappeler sommairement les éléments fondamentaux de cette association. Nous avons montré ci-dessus ces éléments en étroite liaison, dans le cours progressif de leur développement, avec l'agitation d'O'Connell et la grande famine. Ils étaient au nombre de deux, savoir : la doctrine du parti de la *force matérielle*, qui ne voyait, pour les maux de l'Irlande, d'autre remède que sa séparation d'avec l'Angleterre, au moyen d'une révolution, et l'*Irish Exodus*, qui avait conduit aux Etats-Unis une portion notable de la population irlandaise. Cette émigration avait créé en Amérique un peuple irlandais tout nouveau, qui s'était soustrait à l'influence des réformes opérées dans la mère patrie; qui ne conservait pour l'Angleterre qu'un unique sentiment, celui de la haine, et qui ne formait qu'un seul vœu, celui de la vengeance. Lorsque la guerre d'Amérique éclata, un grand nombre d'Irlandais s'engagèrent sous la bannière nord-américaine. L'attitude sympathique de l'Angleterre vis-à-vis des Etats du Sud aigrit les esprits, qui prirent bientôt la possibilité d'une guerre prochaine avec la Grande-Bretagne. Il ne manqua pas d'hommes qui crurent que cette éventualité était favorable à l'accomplissement de leurs vœux, et ce fut, appuyée sur la prévision de cette action combinée des forces irlandaises d'Europe et d'Amérique, que la conspiration des *fénians* vit le jour pendant l'hiver de 1861-1862. Le fondateur de l'association en Amérique était John O'Mahony; son chef en Irlande, James Stephens. On ne sait guère au juste dans laquelle des deux contrées elle commença à être organisée, ni quelle était primitivement la différence hiérarchique entre O'Mahony et Stephens. Il est vraisemblable que chacun de ces deux chefs possédait dans sa sphère une autorité illimitée et qu'ils travaillaient de concert. En mai 1863, nous trouvons comme émissaire en Amérique un certain Luby, qui était l'un des principaux chefs des *fénians* en Irlande. En compagnie de John O'Mahony, plus connu dans l'association sous le surnom de *Gros-Jean* (Big John), il visita plusieurs localités, entre autres le camp du général Corcoroe, commandant de la légion irlandaise dans l'armée du Potomac. Il réunit, dans un meeting nocturne, les officiers de cette légion et adressa à Stephens un rapport des plus satisfaisants sur le succès de sa mission et sur la situation pleine d'espérance du fénianisme américain. Après le retour de Luby, on crut comprendre la nécessité d'établir en Irlande un organe du fénianisme; mais on manquait de fonds, et il était nécessaire que les frères des Etats-Unis aux voyageurs leur contribuât pour parvenir à fonder un journal. Avant là fin même des préparatifs, il se passa en Amérique un des événements les plus importants de l'histoire du fénianisme. L'association avait fait des progrès si rapides dans les Etats du Nord et de l'Ouest de l'Union américaine, que les chefs des différents districts, qui portaient d'après leur rang, les titres de *centres* et d'*head-centres* (centres-chefs), furent convoqués en congrès par John O'Mahony, le plus élevé des *head-centres* d'Amérique. Ce congrès eut lieu en conséquence, le 3 novembre 1863, à Chicago, et ses séances publiques, où fut traitée la question principale, firent connaître à la fois au peuple américain, qui n'en avait nul soupçon, l'existence et le but du fénianisme.

Le 28 novembre, c'est-à-dire trois semaines et demie après le congrès de Chicago, parut à Dublin, édité par Luby et ayant pour rédacteur un nommé O'Leary, le premier numéro du journal hebdomadaire, *The Irish People* (le *Peuple irlandais*), organe, devenu depuis si célèbre, du fénianisme. Dès le début, cette feuille ne garda nullement le secret de la cause qu'elle défendait, et les bureaux de sa rédaction devinrent le rendez-vous des chefs de la conspiration irlandaise.

Dans l'intervalle, les *fénians* faisaient de nouveaux progrès dans le développement de leur association. Il ne suffisait pas d'être d'accord sur les moyens et le but, et d'accroître le nombre des frères par de nouveaux enrôlements : l'argent et les armes manquaient, et, pour être approvisionnés de ces indispensables instruments de succès, les *fénians* d'Irlande s'étaient adressés à leurs frères d'Amérique. L'*Irish People* avait déjà déclaré ouvertement, dans un de ses premiers numéros, que l'on ne devait compter, dans aucune des alternatives à traverser, ni sur le clergé ni sur la classe moyenne. Comme éléments révolutionnaires, il ne restait que les artisans, les ouvriers des fabriques et les laboureurs, classes auxquelles on ne demandait que de mettre en action leur ardeur patriotique. C'était tout autre chose en Amérique. La majorité des Irlandais qui s'y étaient établis étaient parvenus à une certaine aisance, et montraient partout le plus vif empressement à prouver leur dévouement à la patrie par des sacrifices de toute nature, surtout par des contributions en argent. Au congrès de Chicago succéda, en 1864, dans la même ville, une grande foire, dont le produit, ostensiblement destiné à venir en aide aux Irlandais indigents, devait en réalité former le fonds d'un trésor pour l'association des *fénians*. A la même époque, Stephens se rendit en Amérique, où il resta jusqu'à la fin de juillet 1864, faisant de tous côtés, sous le pseudonyme du capitaine Daly, la plus active propagande; il se mit, en outre, en relations personnelles avec O'Mahony et reçut des sommes importantes. Satisfait au plus au point des résultats de son voyage, il revint en Europe, au mois d'août de la même année, et travailla, avec plus d'ardeur que jamais, à donner à l'association irlandaise une forte organisation militaire. En ce qui concerne cette organisation, il nous suffira de dire que les associés étaient divisés en quatre classes : la classe A ou des colonels, qui devaient réunir chacun un bataillon de plusieurs centaines d'hommes; la classe B ou celle des capitaines, commandant chacun une compagnie de cent hommes au moins; la classe C ou celle des sergents, ayant sous leurs ordres de vingt à vingt hommes; enfin la classe D ou celle des simples soldats, qui, en prêtant le serment des *fénians*, entraient, par ce fait même, dans l'armée de la république irlandaise. Une obéissance sans réserve aux supérieurs, une discrétion absolue et une propagande active en faveur de la cause *fénians* étaient les principes, les règles de la discipline. Jusqu'à la fin la question de l'armement fut celle qui laissa le plus à désirer. Chacun prenait les armes qu'il possédait : les uns portaient des fusils, d'autres des carabines, d'autres des sabres-baïonnettes armés de piques, qu'un forgeron, nommé Michel Moore, l'un des membres les plus actifs de l'association, fabriquait en quantité considérable, à Dublin. Les exercices militaires, dans les villes, avaient ordinairement lieu la nuit, dans des caveaux secrets, et, à la campagne, dans des prairies, des landes ou des champs dont l'isolement assurait la sécurité des conjurés.

Ce fut dans ces préparatifs que s'écoula l'année 1864. Les *fénians* d'Amérique n'étaient pas non plus restés inactifs. Ils avaient, en automne, convoqué un second congrès à Chicago, et l'organisation s'était répandue d'Etat en Etat; en sorte qu'au commencement de la nouvelle année (1865), le fénianisme avait des fonds considérables, et étendu sur toute l'Union américaine, depuis New-York jusqu'à la Californie; et les districts (*circles*), administrés par les *head-centres* et par les *centres*, se comptaient par centaines. La fin économique de la guerre d'Amérique, au printemps de 1865, vint encore activer puissamment la rapidité des préparatifs. Chacun avait sonné, l'heure que chacun attendait avec une impatience pleine d'espoir. Les armées américaines furent congédiées; des milliers de soldats irlandais, aguerris par les combats, rentrèrent dans leurs foyers. Aucune autre époque ne pouvait être plus favorable pour la lutte. Tel fut l'avis unanime des chefs *fénians*, et une proclamation de Stephens aux confédérés d'Irlande prouva jusqu'à l'évidence que l'explosion de l'insurrection ne pouvait pas être différée au delà des derniers mois de l'année 1865. Cette proclamation est datée du 5 septembre 1865 et se termine ainsi : « Il n'y a plus de temps à perdre; cette année, nul n'en doute maintenant, doit être l'année de l'action. Je parle avec une connaissance de cause et une autorité auxquelles nul autre ne peut prétendre; et, je le répète, la bannière de l'Irlande, la bannière de la république irlandaise doit être déployée avant la fin de cette année. Le temps presse; je n'ajouterai que quelques mots : elle sera déployée au milieu de rayons d'espérance, dont elle n'a jamais brillé jusqu'à ce jour. Ayez donc une confiance inébranlable et un cœur joyeux, et que chacun marche courageusement au combat. »

Quels étaient le lieu et le mode d'explosion du soulèvement? Devait-il commencer seulement à Dublin, ou bien à la fois dans toute l'Irlande? Quel était le rôle réservé aux contrées d'Amérique qui devaient opérer un débarquement à main armée sur les côtes de l'Irlande, ou bien envahir le Canada, ou bien encore mener de front ces deux entreprises? Des documents authentiques manquent pour répondre à toutes ces questions. Tous les bruits possibles, toutes les suppositions les plus contradictoires agitèrent les masses pendant cette première semaine de septembre, que Stephens avait choisie pour lancer sa proclamation. Mais la police secrète avait découvert les lieux de rendez-vous des *fénians*; des traîtres étaient en rapports actifs avec les autorités anglaises, et, avant que l'époque fixée par Stephens fût arrivée, le gouvernement recourut à une mesure qui ruina d'un seul coup les espérances des *fénians*, autant du moins que ces espérances reposaient sur le prompt succès d'une révolution en Irlande. La *Gazette officielle* du 16 septembre au soir publia une proclamation du vice-roi, lord Wodehouse, annonçant que certaines personnes, prenant le nom de *fénians*, conspiraient contre l'autorité de la reine en Irlande. Elle désignait James Stephens comme un des chefs, promettait une récompense de 200 livres sterling à qui livrerait cet homme, et rappelait que quiconque le cacherait ou l'aiderait à s'échapper se rendrait coupable de haute trahison. Dès la veille, à l'entrée de la nuit, la police s'était rendue rue du Parlement, aux bureaux de l'*Irish People*, en avait brisé les portes dont l'ouverture lui était refusée et avait conduit prisonniers au château une douzaine de personnes qui déclarèrent ne pas être les compositeurs de l'imprimerie, et au nombre desquelles se trouvaient Luby, O'Leary, et autres chefs *fénians*, en ce moment à Dublin.

Le même soir, une autre proclamation de lord Wodehouse ordonnait, dans le comté de Cork, des mesures semblables à celles qu'entraîne l'état de siège sur le continent et investissait le lord-lieutenant du comté, lord Fermoy, de tous les pouvoirs nécessaires pour augmenter la force des constables, saisir toutes les armes et punir ceux qui en conserveraient chez eux. Une récompense de deux cent livres était offerte pour la capture du nommé Geary et de nombreuses arrestations étaient simultanément opérées à Clonmel, Claremorris, Nenagh, Cashel, Tipperary et divers autres lieux. Parmi les prisonniers, il y avait des paysans, des briquetiers, des tailleurs, des clercs de notaire, des commis marchands et des ouvriers de toutes professions. Des dépositions de certains témoins, il résulta que, sur plusieurs points, des prévenus avaient été surpris se livrant au maniement des armes.

Enfin, avant que la stupeur causée par ces événements eût été dissipée, tout espoir fut anéanti pour le succès de la révolution irlandaise. Dans les villes, les garnisons furent sur un pied-de-guerre; la discipline, chez les chaloupes canonnières de la flotte du canal, et autres bâtiments de la rade de Cork, Tramore et Passage, Stephens, l'*head-centre* irlandais, parvint, il est vrai, à s'échapper; mais il dut rester caché, à cause des perquisitions de la police, et, au lieu de voir la bannière de l'Irlande flotter majestueusement, on n'eut pas même à constater la plus légère perturbation de l'ordre et de la tranquillité sur toute la surface de l'île.

A la fin d'octobre, on parvint à arrêter Stephens, qui, sous un de ses faux noms, habitait une villa meublée avec le plus grand luxe, dans les environs de Dublin. Privée de tous ses chefs, sans un centre autour duquel elle pût se rallier, ne trouvant dans le peuple l'appui d'aucune émotion sympathique, l'association des *fénians* se disséminа dans une foule d'éléments, sans consistance et sans force, une fois isolés les uns des autres.

Les saisies pratiquées dans les bureaux de l'*Irish People* et dans les demeures des prisonniers en portaient au plus haut degré la possession de documents précis sur le but, le développement progressif et l'extension du fénianisme; aussi, indépendamment des dépositions des témoins de la couronne, anciens membres de l'association, il était facile de faire le procès des chefs *fénians*, rien qu'avec ces documents. La procédure judiciaire s'appuya sur l'acte du Parlement de l'année 1848, dit *treason felony act*, et dont nous avons parlé ci-dessus. On sait que cet acte décrétait des peines très-sévères dans les discours et les écrits séditieux, ainsi que l'intention, prouvée par ces discours et par ces écrits, de provoquer un soulèvement et de faire la guerre à l'Etat. On nomma, pour diriger la procédure, une commission spéciale composée de deux grands juges irlandais. Un seul événement important marqua le commencement des séances de cette commission : ce fut l'évasion de Stephens, qui, aidé de son geôlier, s'échappa de Richmond-Bridewall, prison d'Etat de Dublin. Cet incident produisit en Angleterre une sensation doublement désagréable; car cette fuite arrachait des mains du gouvernement le principal agitateur *fénian* et ouvrait une nouvelle issue bien peu satisfaisante à la question du fénianisme. L'évasion de Stephens n'eut cependant aucune influence sur la situation momentanée des prisonniers. La commission spéciale ouvrit ses séances à Dublin le 28 novembre, et les accusés, reconnus coupables, furent condamnés à une détention dont la durée varia de sept à vingt ans. Le procès des *fénians* arrêtés à Cork aboutit aux mêmes résultats.

Cependant la question du fénianisme aux Etats-Unis se présentait comme un problème qui n'était rien moins que facile à résoudre. L'organisation des *fénians* américains est, sous tous les rapports, plus forte et plus riche que celle des *fénians* irlandais, et ils sont à l'abri du contrôle immédiat de l'Angleterre; aussi leur influence croissante rendait-elle de jour en jour plus pénible et plus délicate l'attitude du gouvernement nord-américain, que l'Angleterre accablait de notes et de protestations diplomatiques. Le premier effet des événements d'Irlande fut l'adoption de mesures qui complétèrent l'organisation de la république irlandaise dans les Etats transatlantiques. Un congrès de *fénians*, composé d'un sénat et d'une chambre de députés, se réunit à New-York en octobre 1865, et John O'Mahony, élevé du rang de chef de la conspiration à la dignité de président de la république irlandaise, nomma des ministres de la guerre, de la marine et des finances, et s'installa, avec son ministère, dans un magnifique édifice de New-York, choisi pour être le siége provisoire du gouvernement. Le premier acte du nouveau président fut l'établissement d'un impôt général; et le fait, contre lequel on ne peut élever aucun doute, que cet impôt fit rentrer en moins d'un mois, c'est-à-dire jusqu'à la fin de novembre 1865, dans la caisse des finances de la république irlandaise, une somme d'un million de dollars (5,300,000 fr.), prouve à n'en pas douter combien peu les *fénians* américains s'étaient laissé décourager par l'insuccès de leurs frères d'Europe, et combien était inébranlable leur résolution de poursuivre l'exécution du plan qu'ils avaient conçu.

Les événements semblèrent cependant démentir, dès le début, ces heureuses espérances. John O'Mahony fut mis en accusation et déposé par une fraction du sénat, qui élut pour président un nommé Roberts. Les deux présidents se mirent mutuellement hors la loi et en appelèrent aux citoyens de la république *féniane*, divisée en deux partis; mais ceux-ci, avant de se prononcer, attendirent l'arrivée de Stephens, qui devait, croyaient-ils, devenir l'arbitre des deux compétiteurs et même prendre la direction suprême des affaires. Cependant l'arrivée de Stephens ne changea rien d'abord à la situation; il se substitua sans obstacle, il est vrai, à John O'Mahony, mais ne parvint pas à rallier à lui les partisans de Roberts. Deux congrès de *fénians*, réunis à la même époque à New-York, s'accablèrent réciproquement d'injures et de malédictions, tandis que les deux présidents élus de la république irlandaise se traitaient à l'envi de traîtres et d'usurpateurs avec toute la fougue de deux véritables satrapies.

Disons cependant, avant de passer plus loin, que ces querelles s'apaisèrent dans la suite, et que Roberts demeura chargé de diriger l'insurrection préparé, et il avait offert en même temps de se rendre en Angleterre et de s'y laisser prendre et exécuter, afin qu'on ne pût émettre aucun doute sur sa fidélité et sur son courage. Mais on ne voulut ni accepter ce sacrifice héroïque, ni se rendre aux sages observations de Stephens; on résolut de recommencer la lutte en Irlande, et cinquante des membres les plus capables de l'association, entre autres Massey lui-même, Halpin, Burke, Mac-Afferty et les deux *centres* Kelly et Deasy, devenus célèbres depuis par le coup de main de Manchester, furent envoyés, en qualité de commissaires, en Angleterre, pour ranimer l'énergie éteinte de l'association et faire les préparatifs d'un nouveau soulèvement. Vers le milieu de janvier 1867, ils étaient tous parvenus sans accident en Angleterre, et, comme la situation exceptionnelle de l'Irlande leur imposait un redoublement de précautions, il fut résolu entre eux que, cette fois, l'imposition première du soulèvement ne partirait pas de l'Irlande, mais bien de l'Angleterre. Quinze des cinquante commissaires, et, parmi eux, huit officiers américains, se portèrent en directoire central à Londres, tandis que les autres se partageaient entre Birmingham, Liverpool, Manchester, Leeds et Glasgow. Les résultats d'un voyage d'inspection exécuté par Massey en Irlande furent loin d'être encourageants. Il rapporta que les deux principaux districts, Dublin et Munster, étaient en état de fournir, le premier 14,000 soldats *fénians*, mais 3,000 fusils seulement, et le second 20,000 soldats et 15,000 armes. Toutefois, cet état de choses parut satisfaisant aux commissaires de Londres, et, comme on le sut plus tard, ils ne perdirent pas un instant pour assurer l'exécution de leurs plans.

Six jours à peine s'étaient écoulés depuis l'ouverture du Parlement, et l'on se berçait encore d'illusions sur l'anéantissement du fénianisme et sur le rétablissement de l'*habeas corpus act* en Irlande, lorsqu'on apprit tout à coup que les *fénians* venaient de tenter un coup de main sur la forteresse de Chester. Cette nouvelle, qui mit toute l'Angleterre en agitation, était tellement inattendue et le danger fut si rapidement évité, que beaucoup de gens ne voulurent pas y croire; mais les détails circonstanciés, que l'on connut peu après, et, plus tard, les aveux de traîtres *fénians* ne laissèrent aucun doute sur la réalité d'un événement, dont l'importance n'en est pas moins grande, que l'on croyait généralement qu'une entreprise des *fénians* contre le Canada obtiendrait les sympathies et la coopération active des Américains.

Après une foule de discours pour et contre, l'invasion du Canada par les *fénians* fut enfin décidée en mai 1866. Dans les premiers jours de juin, leurs forces commencèrent à se réunir sur la frontière, dans le voisinage du lac Erié, et, dans la seconde semaine du même mois, elles pénétrèrent dans le Canada, en longeant les bords de ce lac; mais, au lieu de se trouver en masses imposantes, comme l'on s'y attendait, le nombre total des envahisseurs ne s'éleva pas à plus de 4,000 ou 5,000, et, au lieu de rencontrer la sympathie qu'ils espéraient de la part du gouvernement américain, ils se heurtèrent à une ligne de postes hablement distribués sous la direction du général Meade, qui, sur certains points, empêcha totalement, et, sur d'autres, entrava leur entrée sur le territoire de la colonie anglaise. En même temps, des volontaires canadiens et des troupes anglaises s'avancèrent de tous côtés pour repousser l'invasion. Les *fénians* réussirent, au début, à s'emparer d'un petit nombre de forts de la frontière, et, sur plusieurs points, ils en vinrent aux mains avec les Canadiens; mais ils furent battus dans tous ces combats, et, après avoir perdu plusieurs centaines de morts, de blessés et de prisonniers, ils furent obligés de repasser la frontière en désordre. La campagne avait duré cinq jours en tout, et elle était terminée avant que l'on eût su en Europe qu'elle avait commencé.

L'avortement de la conspiration en Irlande et l'insuccès complet de l'invasion du Canada eurent nécessairement pour résultat de répandre le découragement dans les rangs de l'association. En réalité, tout demeura calme et tranquille pendant la seconde moitié de l'année 1866; les symptômes menaçants disparurent complétement, et, en décembre, le gouvernement anglais était convaincu, ainsi qu'il résulte d'une déclaration postérieure à cette époque, que la conspiration des *fénians* était complétement étouffée. On se félicitait de tous côtés de cet heureux résultat; mais la satisfaction générale devait être de courte durée.

Le gouvernement s'était-il relâché de sa surveillance ou les *fénians* avaient-ils réussi mieux que d'habitude à dissimuler leurs plans? C'est ce que l'on ignore; toujours est-il que, d'après les révélations de Godfrey Massey, l'un des chefs les plus influents de l'association, qu'il trahit ensuite, on sut plus tard qu'à l'époque même où le gouvernement croyait la conspiration anéantie, en décembre 1866, un meeting de *centres fénians* avait eu lieu à New-York, sous la présidence de James Stephens, et qu'on y avait discuté sur l'avenir du fénianisme. Stephens, rapporta Massey, s'était déclaré contre une nouvelle entrée en campagne, parce qu'on n'y était pas suffisamment préparé, et il avait offert en même temps de se rendre en Angleterre et de s'y laisser prendre et exécuter, afin qu'on ne pût émettre aucun doute sur sa fidélité et sur son courage. Mais on ne voulut ni accepter ce sacrifice héroïque, ni se rendre aux sages observations de Stephens; on résolut de recommencer la lutte en Irlande, et cinquante des membres les plus capables de l'association, entre autres Massey lui-même, Halpin, Burke, Mac-Afferty et les deux *centres* Kelly et Deasy, devenus célèbres depuis par le coup de main de Manchester, furent envoyés, en qualité de commissaires, en Angleterre, pour ranimer l'énergie éteinte de l'association et faire les préparatifs d'un nouveau soulèvement. Vers le milieu de janvier 1867, ils étaient tous parvenus sans accident en Angleterre, et, comme la situation exceptionnelle de l'Irlande leur imposait un redoublement de précautions, il fut résolu entre eux que, cette fois, l'impulsion première du soulèvement ne partirait pas de l'Irlande, mais bien de l'Angleterre. Quinze des cinquante commissaires, et, parmi eux, huit officiers américains, se portèrent en directoire central à Londres, tandis que les autres se partageaient entre Birmingham, Liverpool, Manchester, Leeds et Glasgow. Les résultats d'un voyage d'inspection exécuté par Massey en Irlande furent loin d'être encourageants. Il rapporta que les deux principaux districts, Dublin et Munster, étaient en état de fournir, le premier 14,000 soldats *fénians*, mais 3,000 fusils seulement, et le second 20,000 soldats et 15,000 armes. Toutefois, cet état de choses parut satisfaisant aux commissaires de Londres, et, comme on le sut plus tard, ils ne perdirent pas un instant pour assurer l'exécution de leurs plans.

Six jours à peine s'étaient écoulés depuis l'ouverture du Parlement, et l'on se berçait encore d'illusions sur l'anéantissement du fénianisme et sur le rétablissement de l'*habeas corpus act* en Irlande, lorsqu'on apprit tout à coup que les *fénians* venaient de tenter un coup de main sur la forteresse de Chester. Cette nouvelle, qui mit toute l'Angleterre en agitation, était tellement inattendue et le danger fut si rapidement évité, que beaucoup de gens ne voulurent pas y croire; mais les détails circonstanciés, que l'on connut peu après, et, plus tard, les aveux de traîtres *fénians* ne laissèrent aucun doute sur la réalité d'un événement, dont l'importance n'en est pas moins grande, que l'on croyait généralement qu'une entreprise des *fénians* contre le Canada obtiendrait les sympathies et la coopération active des Américains.

Après une foule de discours pour et contre, l'invasion du Canada par les *fénians* fut enfin décidée en mai 1866. Dans les premiers jours de juin, leurs forces commencèrent à se réunir sur la frontière, dans le voisinage du lac Erié, et, dans la seconde semaine du même mois, elles pénétrèrent dans le Canada, en longeant les bords de ce lac; mais, au lieu de se trouver en masses imposantes, comme l'on s'y attendait, le nombre total des envahisseurs ne s'éleva pas à plus de 4,000 ou 5,000, et, au lieu de rencontrer la sympathie qu'ils espéraient de la part du gouvernement américain, ils se heurtèrent à une ligne de postes hablement distribués sous la direction du général Meade, qui, sur certains points, empêcha totalement, et, sur d'autres, entrava leur entrée sur le territoire de la colonie anglaise. En même temps, des volontaires canadiens et des troupes anglaises s'avancèrent de tous côtés pour repousser l'invasion. Les *fénians* réussirent, au début, à s'emparer d'un petit nombre de forts de la frontière, et, sur plusieurs points, ils en vinrent aux mains avec les Canadiens; mais ils furent battus dans tous ces combats, et, après avoir perdu plusieurs centaines de morts, de blessés et de prisonniers, ils furent obligés de repasser la frontière en désordre. La campagne avait duré cinq jours en tout, et elle était terminée avant que l'on eût su en Europe qu'elle avait commencé.

L'avortement de la conspiration en Irlande et l'insuccès complet de l'invasion du Canada eurent nécessairement pour résultat de répandre le découragement dans les rangs de l'association. En réalité, tout demeura calme et tranquille pendant la seconde moitié de l'année 1866; les symptômes menaçants disparurent complétement, et, en décembre, le gouvernement anglais était convaincu, ainsi qu'il résulte d'une déclaration postérieure à cette époque, que la conspiration des *fénians* était complétement étouffée. On se félicitait de tous côtés de cet heureux résultat; mais la satisfaction générale devait être de courte durée.

Le gouvernement s'était-il relâché de sa surveillance ou les *fénians* avaient-ils réussi mieux que d'habitude à dissimuler leurs plans? C'est ce que l'on ignore; toujours est-il que, d'après les révélations de Godfrey Massey, l'un des chefs les plus influents de l'association, qu'il trahit ensuite, on sut plus tard qu'à l'époque même où le gouvernement croyait la conspiration anéantie, en décembre 1866, un meeting de *centres fénians* avait eu lieu à New-York, sous la présidence de James Stephens, et qu'on y avait discuté sur l'avenir du fénianisme. Stephens, rapporta Massey, s'était déclaré contre une nouvelle entrée en campagne, parce qu'on n'y était pas suffisamment préparé, et il avait offert en même temps de se rendre en Angleterre et de s'y laisser prendre et exécuter, afin qu'on ne pût émettre aucun doute sur sa fidélité et sur son courage. Mais on ne voulut ni accepter ce sacrifice héroïque, ni se rendre aux sages observations de Stephens; on résolut de recommencer la lutte en Irlande, et cinquante des membres les plus capables de l'association, entre autres Massey lui-même, Halpin, Burke, Mac-Afferty et les deux *centres* Kelly et Deasy, devenus célèbres depuis par le coup de main de Manchester, furent envoyés, en qualité de commissaires, en Angleterre, pour ranimer l'énergie éteinte de l'